



L'invitée de la semaine

Natalie Thiriez

Membre de Orphelins-sida-international

Qui n'a jamais éprouvé la nécessité de consulter un vieil album photo? De visionner une vidéo familiale? De dresser sa généalogie? D'évoquer la mémoire d'un être disparu, peut-être jamais connu? De tout temps les hommes ont exploré leurs origines. Simple nostalgie? Non, les hommes se cherchent, essaient de comprendre, de se comprendre. Imaginez maintenant un orphelin. Il n'a pas connu son père. Celui-ci s'est enfui lorsque sa femme enceinte lui a fait part de sa séropositivité. Sa mère, aussi loin que remontent ses souvenirs, était malade. Elle est décédée. Il avait cinq ans. Histoire banale au pays du sida. Admettons que cet orphelin échappe aux nombreux dangers qui le guettent – malnutrition, déscolarisation, délinquance et bien d'autres –, qu'il grandisse. Il voudra connaître son histoire. En marge de son très beau roman inachevé, *le Premier Homme*, Camus écrivait à la fin de sa vie: « Il y avait un mystère chez cet homme, et un mystère qu'il voulait éclairer. Mais finalement il n'y a que le mystère de la pauvreté qui fait les êtres sans nom et sans passé. »

Rendre un passé, un présent et un futur à ces enfants constitue la base du Memory Project, un programme imaginé au départ en Ouganda par un groupe de mères séropositives pour leurs enfants. Les objets de ce programme: la boîte et le livre de la mémoire. Des supports qui les aident à révéler leur statut sérologique à leurs enfants, ainsi qu'à réfléchir ensemble à leur avenir. Ils participent au travail thérapeutique des mamans et constituent un trésor très précieux pour les enfants. Malheureusement, peu de pères acceptent d'y participer. Véritables ambassadrices de la mémoire, ces mères séropositives organisent des formations qui portent sur l'importance de la communication entre parents et enfants. Si la maman est convaincue, une boîte de la mémoire est constituée. En bois, en fer ou plus souvent en carton, elle est décorée. Un important

travail d'accompagnement est nécessaire au début. Y sont entreposés des informations familiales et pratiques, des objets de vie, absolument tout type d'objet. Le plus souvent le livre de la mémoire renseigne sur le lieu d'origine de la famille, le nom des grands-parents, les métiers exercés dans la famille, le récit des premiers pas de l'enfant, les désirs de la maman, le nom des futurs tuteurs et autres informations utiles ou intimes. Photos, dessins, objets favoris sont placés dans la boîte. Les enfants disposent ainsi de souvenirs, d'informations détaillées sur leurs origines et sur eux-mêmes. Cette préparation leur permet d'éviter la peur, le désarroi et surtout la perte d'identité qui viennent souvent s'ajouter à la douleur. Dans la mesure du possible, ils participent aussi à l'organisation de leur avenir. Les bases de leur développement en sont consolidées. Le Memory Project a été repris en Afrique du Sud, notamment par Philippe Denis (1), enseignant universitaire et fondateur d'une association locale d'aide aux orphelins du sida. Une dimension artistique, politique et scientifique plus importante lui a été conférée. Un des objectifs de cette démarche consiste à développer une nouvelle vague de résistance au virus en analysant et partageant la connaissance. Les informations traitées permettent d'améliorer la pertinence du soutien à apporter aux malades du sida. Les familles participantes sont invitées à s'exprimer sous des formes plus variées et créatives. Ils personnalisent leur boîte et son contenu. Mémoire destinée aux enfants, témoignage sur la maladie, maillon entre les générations. Parce qu'il ne faut pas les oublier, ni oublier. Des boîtes de toutes les couleurs, aux couleurs de l'espoir bien sûr!

(1) Philippe Denis participera à notre prochaine conférence le mercredi 5 décembre.